

90's



REVUE DE PRESSE

90'S

JONAH HILL

Un préado apprend le skate auprès d'une bande de jeunes qu'il adule.

Un premier film magnifique, aux accents autobiographiques.



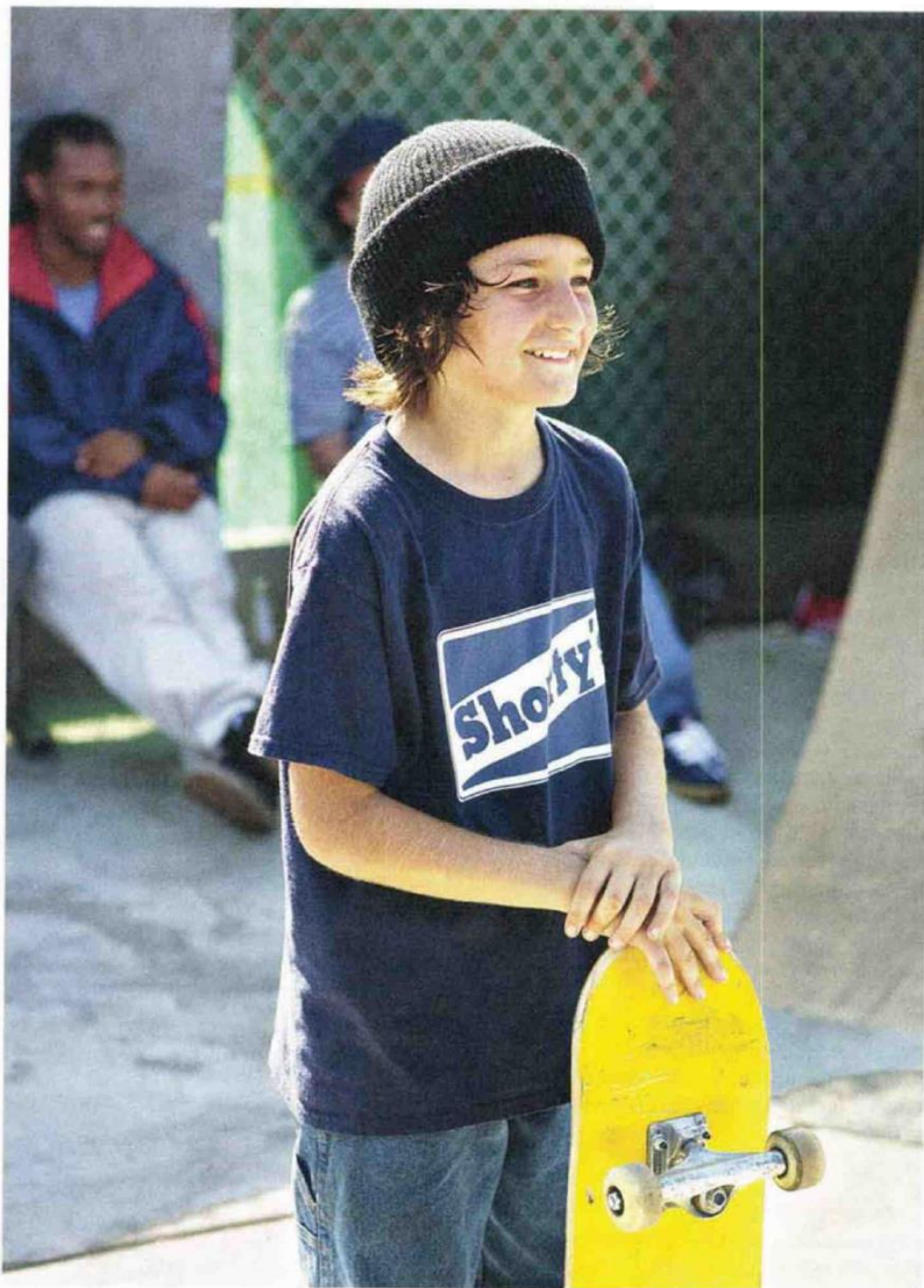
La jeunesse, le skate, le soleil californien, on a déjà vu ça. Qu'est-ce qui fait le prix de cette pure merveille, qui défile comme un rêve? La raison immédiate tient sans doute à la bouille poignante de Sunny Suljic, qui incarne Stevie, 13 ans. Entre lionceau et ange chiffonné, ce même crève l'écran dès qu'il apparaît. Ses yeux effilés par le rire ou l'affront, son air dégourdi et sauvage à la fois, tout porte en lui la vulnérabilité d'un enfant qui veut jouer les hommes. Son grand frère, bloc de maniaquerie et d'inhibition, le cogne parfois. Stevie, pourtant, ne le craint pas. En son absence, et malgré son interdiction formelle, il n'hésite pas à pénétrer dans sa chambre, sorte de temple sacré, avec ses casquettes, ses maillots de sport et ses CD parfaitement rangés. Stevie les contemple et les touche comme des icônes.

Mais son culte à lui, il va le trouver ailleurs, dans la rue. Un jour qu'il traîne à vélo, il remarque un groupe de skateurs, devant une boutique. Leur dégaine, leur insolence décontractée, leur virtuosité agissent comme un aimant. Il ne tarde pas à rejoindre cette tribu, composée de quatre garçons plus grands, plus âgés que lui. Quatre personnages, différents à bien des égards (y compris socialement), mais qu'une obsession commune fédère intensément. Ces quatre-là nous touchent en profondeur, bien que le regard posé sur chacun d'eux tienne de l'esquisse pudique. Il y a Ruben, d'origine mexicaine, le premier avec lequel Stevie échange et qui l'initie à la fumette; «Fourth Grade», blanc-bec boutonneux qui se dénigre souvent; «Fuckshit», beau parleur et tombeur, dont les cheveux font sensation; enfin, Ray, le plus doué, qui skate comme un dieu, avec la lucidité d'un sage.

Stevie (Sunny Suljic), entre naïveté et rites d'apprentissage.

Est-ce parce qu'il est acteur lui-même? Jonah Hill, le courtier poupon inoubliable du *Loup de Wall Street*, témoigne pour son premier film en tant que réalisateur d'un réel talent pour diriger ses comédiens et faire en sorte qu'ils soient tous attachants. En s'inspirant librement de sa jeunesse, il filme les joies et les excès d'un clan que

lie la passion de la planche. Presque une raison de vivre, dont les gestes, les codes sont décrits de manière sensible, juste, cocasse. Le décalage de Stevie, nain parmi des géants, son difficile apprentissage, ses premières figures acrobatiques réussies donnent lieu à des séquences savoureuses. Elles révèlent toute la maladresse,



la naïveté de l'enfant qui bascule dans l'adolescence, teste ses limites. Non sans transgression ni danger : le gamin se fait mal souvent – on le voit même, fugitivement, se flageller dans sa chambre. La violence n'est pas esquivée, mais elle est mise à distance, comme dans un conte, un peu bizarre parfois, où le plaisir l'emporte malgré tout. Plaisir de la glisse sur le bitume, plaisir d'être en bande, plaisir de l'initiation sexuelle – auprès d'une douce adolescente, qui se révèle une formatrice souveraine. Il y a quelque chose de l'utopie réalisée dans 90's, avec tous ses rites de passage et leur part de cérémonial. Stevie s'émerveille de ce qu'il vit. Lorsqu'il regarde Ray en train de poser méticuleusement le revêtement adhésif sur le skate qu'il vient de lui offrir, la séquence baigne dans une lumière divine.

La musique concourt à l'enchantement. Du rap attendu (GZA) à des titres plus surprenants (Morrissey), elle fait décoller l'action, à point nommé. Elle est bien dosée, judicieuse, à l'image d'un film dont la concision elle-même a valeur de style. Pour preuve, ce beau final, qui sauve in extremis, sans un mot, le grand frère et révèle en Fourth Grade le dépositaire d'une mémoire collective. Celle d'une période vécue comme une aventure bénie, digne d'être racontée, et dont le quintette aura pour toujours la nostalgie.

– **Jacques Morice**

| Etats-Unis (1h24) | Scénario: J. Hill.

Avec Sunny Suljic, Lucas Hedges,
Na-keel Smith, Olan Prenatt, Gio Galicia,
Ryder McLaughlin.

Le doux éclat d'une nostalgie californienne

Le Monde

Jonah Hill célèbre l'hédonisme d'une bande
d'ados des années 1990, entre skate et hip-hop

90'S

■●○○

La génération qui vient de passer le cap de la trentaine se sentira emplie d'un sentiment de maturité en découvrant 90's. La bonne nouvelle que leur apporte l'un des leurs, Jonah Hill (né à Los Angeles, fin 1983), est la suivante : vous aussi avez droit à la nostalgie. Chronique d'un début d'adolescence dans les rues de Los Angeles, au temps où les dieux du hip-hop s'appelaient A Tribe Called Quest ou The Pharcyde, 90's ne doit pas qu'un peu de son charme à ce sentiment qui baigne chaque plan : c'est fini, rien ne remplacera la perfection de ces journées passées à parler entre amis, à glisser sur une planche au mépris des automobiles et des piétons, à tout faire pour la première fois.

Mais Jonah Hill, acteur cantonné dans les rôles comiques auxquels le destinait sa corpulence, entreprend sa carrière de réalisateur avec la volonté de fer et le discernement qui ont récemment distingué son parcours à l'écran. Aminci, il a décroché des rôles chez Scorsese, les Coen ou Tarantino.

Stevie (Sunny Suljic), 13 ans, vit avec sa mère (Katherine Waterston) et sa brute de frère aîné (Lucas Hedges), jusqu'au jour où le spectacle d'une bande d'ados faisant tourner en bourrique un

boutiquier décide de sa vocation : il sera skateur comme eux.

Dans la petite bande, Jonah Hill aligne les stéréotypes : Fuckshit, le gosse de riche enclin à l'autodestruction, Ray, le virtuose de la planche, afro-américain, un peu plus âgé, dispensateur de sagesse, Fourth Grade, qui n'a pas inventé l'eau tiède et qui suit le groupe armé d'une caméra vidéo.

Bienveillant mais lucide

Les acteurs, pour la plupart débutants, parviennent souvent à sortir les autres personnages de la banalité grâce au regard bienveillant mais lucide de Jonah Hill. Les situations aussi (de l'apprentissage laborieux du skateboard à la première expérience érotique) prennent un éclat doux, atténué par le smog de Los Angeles. Jonah Hill et son directeur de la photographie filment (en 16 mm, en format 4/3) la mégapole comme un terrain de jeux terrifiant et merveilleux.

Et puis, il y a la musique : les derniers éclats du grunge et de son sillage (Nirvana, Pixies) pâlisent sous la lumière du hip-hop qui s'apprête à devenir hégémonique. La plus excitante transgression que peut commettre Stevie reste de fouiner dans les CD de son frère. C'était un autre âge. ■

T. S.

Film américain de Jonah Hill.

Avec Sunny Suljic, Lucas Hedges, Katherine Waterston (1h 24).



Tobin Yelland

90's de Jonah Hill

En primo-réalisateur, Jonah Hill convoque sa passion pour le skate et un éventail de madeleines de Proust pop pré-internet. Une réussite, qui effleure avec justesse des émotions adolescentes intemporelles.

UN COULOIR, SILENCIEUX. SOUDAIN, AU TRAVERS D'UNE PORTE SURGIT UN PETIT CORPS, projeté violemment,

et bientôt frappé, à terre, par un adolescent plus âgé. Ellipse. Le petit corps désormais ankylosé, sortant de sous une couette *Tortues Ninja*, arborant un T-shirt *Street Fighter II*, pénètre dans la chambre de son grand frère comme les premiers égyptologues dans la crypte de Ramsès II. Fasciné par les reliques parfaitement ordonnées qu'il y trouve (posters de Mobb Deep et du Wu-Tang Clan, magazines de rap, sneakers, maillots et casquettes, K7 et CD), il sait qu'il faut jouir du trésor sans tarder, et panser avec lui ses blessures, car la brute qui le garde ne tardera pas à revenir.

La façon dont Jonah Hill, dès le début de son premier long métrage, pose son décor, son intrigue (somme toute très simples), mais aussi son regard, un authentique regard de cinéaste, est remarquable. Chaque plan résulte là d'une nécessité vitale, chaque scène semble comme arrachée au sirop mémoriel qui irrigue fatalement un film nommé *90's* (*Mid90s*, en VO), pour être restituée dans toute l'amertume et la violence de son présent. Fortement autobiographique, *90's* raconte la découverte, par un kid de L.A. nommé Stevie, du skate-board et de sa culture. C'est un film qui entend se replonger dans une époque bénie – pour celui qui le réalise autant que pour l'auteur

Tout est là, mais l'acteur-cinéaste refuse d'en faire de la pornographie nostalgique



Olan Prenatt
et Ryder
McLaughlin

de ces lignes –, et célébrer la candeur des derniers feux d'un monde sans internet. Mais c'est surtout un film qui ne se contentera pas d'aligner, pour seul programme, les signes extérieurs de coolitude.

Oh bien sûr, ceux-ci sont là, à disposition, et on aurait tort de s'en priver : cette musique omniprésente, hip-hop et rock indé, sélectionnée avec un bon goût jamais démenti ; cette image 16 mm, délicieusement granuleuse et finement ciselée par Christopher Blauvelt (le chef opérateur de Kelly Reichardt et du dernier Gus Van Sant, pendant le tournage duquel Hill l'a sans doute rencontré) ; ces angelots skateurs aux noms mythologiques (Sunny Suljic, Olan Prenatt, Na-Kel Smith), parfaitement castés par la légendaire Allison Jones (qui a découvert presque toute la bande à Apatow et sans qui Hollywood serait un lieu aujourd'hui moins joyeux). Tout est là, dans sa splendeur et son jus vintage, mais l'acteur-cinéaste refuse d'en faire de la pornographie nostalgique.

Plutôt, il procède par retranchement. Et parce qu'il ne raconte presque rien, réussit à tout dire. Assez resserré dans sa durée (1 h 25), *90's* est composé comme une toile

impressionniste, tout à la peinture des sentiments et des sensations, rappelant à certains égards la *Linklater's touch*. On pense ainsi beaucoup à *Slacker*, *Dazed and Confused* ou *Boyhood*, plus encore qu'à *Wassup Rockers* (Larry Clark) ou *Paranoid Park* (Gus Van Sant). Mais le sujet de Jonah Hill est autre que celui de ses maîtres et, sans être radicalement original, est traité ici avec une obstination rare. Son tableau à lui ne vise à restituer qu'une émotion, une seule, aussi pure que ténue : l'exaltation des premières fois. Premiers amis vraiment choisis, premières figures de skate réussies, premiers baisers sur du Nirvana, premiers émois culturels ; mais aussi premiers coups durs.

Tout le film s'emploie en fait à organiser le transfert d'une violence domestique subie (les baffes du grand frère, Ian, interprété par le renfrogné et bouleversant Lucas Hedges), parfois sourde (l'incommunicabilité avec la mère, jouée par Katherine Waterston), vers une violence choisie (les blessures occasionnées par les chutes), régulée (la rigidité quasi chevaleresque des skateurs), donc tolérable. Et il le fait avec une infinie délicatesse. Par le choix de ne filmer que la pointe des événements et de maintenir le film dans une pudique pénombre, chaque geste se charge d'une émotion décuplée. Un exemple parmi d'autres : après une énième éruption de colère dirigée contre son petit frère, Ian fond en larmes, sans cause apparente ; et c'est magnifique, précisément parce que toute explication serait ici superflue, redondante – scénaristique. La violence s'en trouve soudain dénudée, rendue à son absurdité, et Jonah Hill montrera que c'est la culture qui permet, à défaut de l'éliminer, de lui donner sens.

Jacky Goldberg

90's de Jonah Hill, avec Sunny Suljic, Lucas Hedges, Katherine Waterston (E.-U., 2018, 1 h 25)



24.04.19

90'S

De Jonah HillAvec Sunny Suljic, Lucas Hedges, Katherine Waterston
États-Unis. 1h25

LES SKATEPARKS, LE GRUNGE, LE SOLEIL DE CALIFORNIE... 90'S. PREMIÈRE RÉALISATION DE JONAH HILL. RACONTE TOUT SIMPLEMENT
UN GAMIN DE SON ÉPOQUE. PAR EMMANUELLE SPADACENTA

Au milieu des années 90, les cool kids faisaient du skate, ils portaient des baggies, ils achetaient des CD de Nirvana, des Pixies ou de Cypress Hill. Et la télé était en 4/3. Alors c'est le format qu'a choisi pour son premier long Jonah Hill, l'histoire d'un gamin qui, "mid90's" (le titre original du film) – soit 1995, quelque chose comme ça –, a 13 ans et est en pleine construction de son identité. C'est donc sûrement un peu de lui que Hill parle, puisqu'il est né en 1983 en Californie, justement là où se déroule son film. Bien que 90'S ne soit jamais revendiqué comme autobiographique, il est forcément personnel. Stevie (Sunny Suljic, excellent), comme Jonah Hill, a un grand frère, Ian (Lucas Hedges). Un type retors qui lui tape dessus quand il ose s'aventurer dans sa chambre pour essayer de copier son cool. Ian a beau

être un peu plus vieux, son look d'Eminem du pauvre et son phrasé de faux gangster révèlent une adolescence ingrate. Quand Stevie rencontre un groupe de jeunes dans un skateshop, comme des grands frères en plus sympas, il va délaissier un peu sa famille et vivre ses propres aventures de gamin. Ses nouveaux potes, eux aussi, combattent leur solitude grâce au skate. À cet âge, on se dit tout, même les trucs les plus maladroits, on peut poser les questions qu'on se posait seul sur les autres et on peut partager ses petites victoires sexuelles sans être jugé. 90'S ne raconte rien d'autre que le quotidien extraordinairement banal que ces gosses s'offrent ensemble, leurs points de ralliement, leur routine et leurs exploits sur planche. Avec une bande originale jukebox à mi-chemin entre l'indé et l'underground, et une allure très influencée par la scène alternative d'alors (Larry Clark, Gus Van Sant...), le premier film de Jonah Hill sent la zone de

confort à plein nez. Ça ne l'empêche pas d'être d'une grande élégance. Le sourire de Sunny Suljic, gamin très doué, illumine le film de sa contagieuse innocence. Les regards tristes ou colériques que son personnage porte sur son frère ou sa mère (Katherine Waterston) valent mille mots. La réalisation s'adonne parfois à un certain lyrisme (les travellings accompagnant les "rides" au milieu de la route). 90'S se repose souvent sur son capital sympathie. C'est de la tendresse en barres, qui titille la nostalgie d'une époque où les idoles et les modes étaient plus cool qu'aujourd'hui – rien n'est moins sûr mais le film ira plutôt dans ce sens un brin passéiste. C'est sûrement aussi pour Jonah Hill une manière de "retrouver" son frère, manager dans la musique (notamment pour Maroon 5), subitement décédé en 2017. ●

★★★★★



Stevie est un ado prépubère sage et sans histoires, tout le contraire de son grand frère, un glandeur qui lui met des raclées.

Le père est aux abonnés absents, la mère travaille. C'est l'été. A défaut de partir en vacances, Stevie traîne sur le bitume de Los Angeles, envahi par les skateurs. Avec sa planche à roulettes, il est adopté par un petit groupe qui va lui apprendre la vie. Ou presque. Tout ça filmé en Super 16, format image carrée et lumière crue chère au cinéma indépendant des années 1990. Un cinéma proche de celui de Larry Clark (*Kids*), qui, à cette époque, racontait une jeunesse urbaine désœuvrée. Et c'est bien là l'écueil évité par Jonah Hill, comédien formidable (le pote sans limites ni tabous de DiCaprio dans *Le Loup de Wall Street*) passé avec talent derrière la caméra. Si le sujet de *90's* est archibalisé, ce premier long-métrage se démarque par son absence de pathos et d'angélisme. Tout y sonne juste, authentique, avec discussions à l'emporte-pièce sur le sexe, la famille, le skate, où c'est à qui sortira la meilleure vanne ou aura le dernier mot. Rien de révolutionnaire. Rien de nouveau. Sinon une fraîcheur et un naturel confondants, portés par des comédiens promis à un bel avenir – le petit Sunny Suljic en tête, déjà exceptionnel dans *Mise à mort du cerf sacré*, de Yorgos Lanthimos. Jonah Hill dit avoir bossé quatre ans sur *90's*. Le travail paie. **C. Ca.**

POSITIF

90's

Mid90s

Américain, de Jonah Hill,
avec Sunny Suljic, Lucas Hedges,
Katherine Waterston.

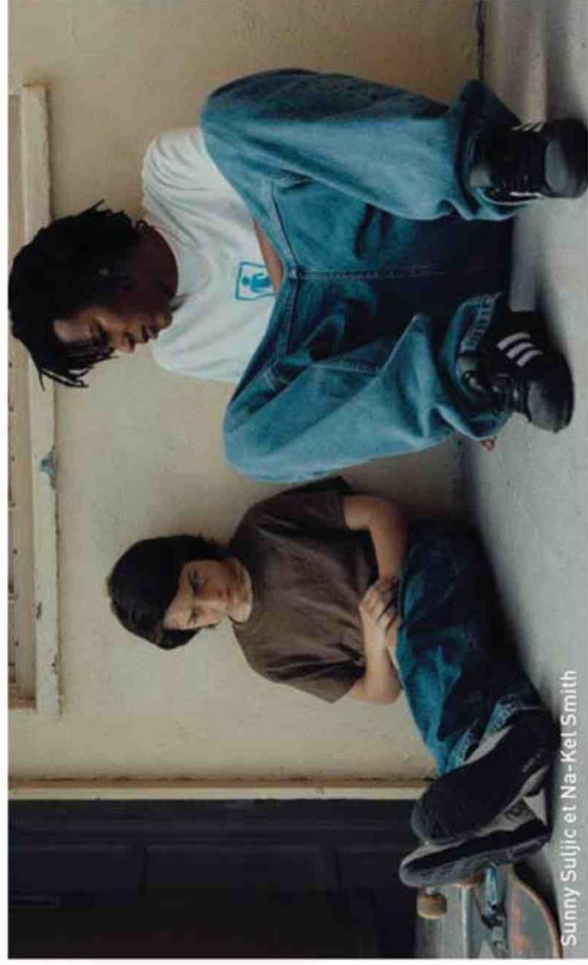


Malgré l'interdiction de son grand frère, Stevie (Sunny Suljic sidérant) tient absolument à accéder à la chambre de son aîné, Ian (Lucas Hedges), territoire jalousement convoité. Cette pièce regorge de posters tendance, de CD branchés et d'objets émancipateurs. Seulement, Stevie est rejeté avec véhémence des environnements qu'il traverse (frère belliqueux ; mère inattentive). Le jeune garçon erre dans la chaleur de Los Angeles et fait la rencontre d'un groupe de skateurs au charisme désinvolte. Jonah Hill – acteur habitué des productions joliment licencieuses (*SuperGrave* ; *C'est la fin*) – surprend par un sens de l'observation d'une extrême justesse porté sur un groupe de jeunes gens. Le cinéaste capte la rumeur incandescente du milieu underground et la culture hip-hop, propre aux années 1990 (les vêtements larges ; la déambulation en skate ; mais aussi des moments de pur flottement). En alternant séquences grisantes et désenchantées, *90's* raconte comment la jeunesse tente de trouver sa place au sein d'une communauté et comment elle grandit aussi vite qu'une planche lancée à vive allure. Le corps prépubère de Stevie est d'ailleurs mis à rude épreuve (chutes ; à-coups ; expériences frivoles, voire terriblement éprouvantes). Ces apprentissages impitoyables sont photographiés dans un délicat 16 mm (Christopher Blauvelt à qui l'on doit la magnifique photographie de *Certaines femmes* réalisé par Kelly Reichardt). La violence sociale de Larry Clark mêlée à la finesse de Gus Van Sant, la vision de Jonah Hill quant à elle, se démarque par ce rite initiatique coloré d'une mélancolie authentique. Le skateboard comme oreiller, la tête dans les étoiles.

William Le Personnic

90'S

Le premier film réalisé par Jonah Hill capte avec une perfection démente la veille de l'adolescence. Mais c'est aussi un vrai film de skate de la génération MTV.



Sunny Suljic et Na-Kel Smith

PREMIERE

de cliché malgré son look de récit d'initiation adolescente : un gamin brutalisé par son grand frère adoré, élevé par une mère seule mais pas trop débordée (Katherine Waterston), devient la mascotte d'une bande de skateurs gentiment cool mais glandeurs, menée par un leader inspirant (Na-Kel Smith, vraie révélation).

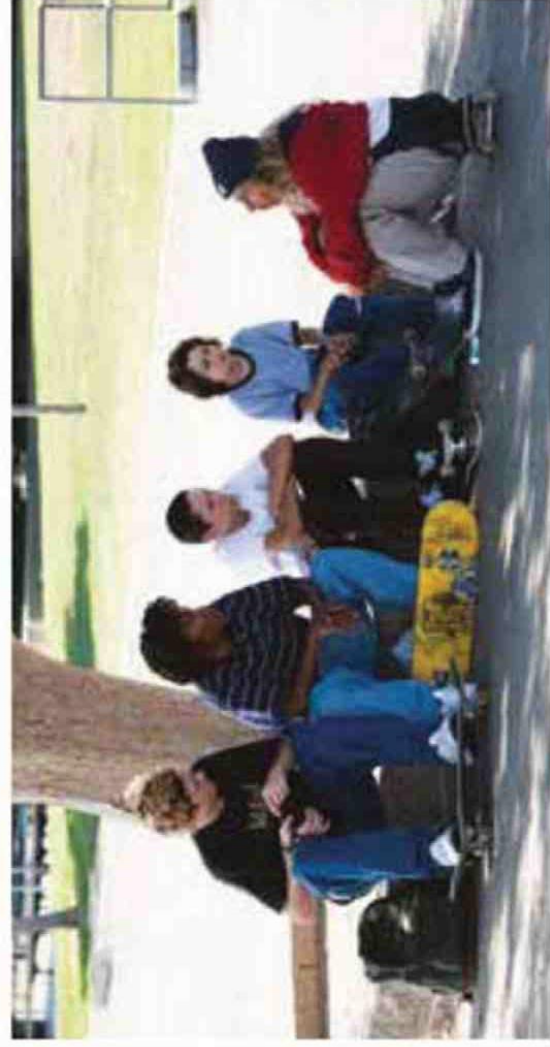
QUESTION DE RYTHME. Tout en four-nissant de vraies scènes de skate, profitant des capacités naturelles de son casting, Hill parvient à condenser tout un été crucial, un été qui passe ni trop vite ni trop lentement, où chaque événement prend sa juste place : la fascinante préparation d'une planche de skate prend l'allure de la forge de l'épée d'un héros, tandis qu'une teuf où l'on découvre à la fois l'alcool et la sexe semble passer en un éclair. *90's* parvient à raconter tout cela avec le bon rythme. La bonne durée. Tenez-vous bien : ce film dure moins de 1 h 30. Soit rien du tout à l'échelle des « boursoufleries » mélo mal produites de Hollywood. Mais à la hauteur d'un gamin au seuil de l'adolescence, ça peut contenir une vie entière. ♦ **SP**

ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIME Kids (1995), Les Seigneurs de Dogtown (2005), Long Island Expressway (2003)

Mid90s • Pays USA • De Jonah Hill • Avec Sunny Suljic, Na-Kel Smith, Katherine Waterston...
• Durée 1 h 25

Soyez prévenus, *90's* s'ouvre sur une scène d'une simplicité inouïe. Un gamin de 13 ans (l'épatant Sunny Suljic, lire encadré) pénètre dans la chambre de son grand frère malgré l'interdiction formelle de celui-ci. Il admire les casquettes, les baskets, les posters de stars du rap, et surtout l'impressionnante collection de CD... Nous sommes à Los Angeles dans les années 90, et pourtant, jamais son réalisateur – Jonah Hill, décidément imprévisible – ne sacrifie à la vogue rétro ou à la régression nostalgique. Il y a des housses

de couette Tortues Ninja, on y joue à *Street Fighter II* sur Super Nintendo, on entend *Kiss from a Rose* de Seal à la radio ; mais Hill n'appuie jamais sur ces marqueurs. Il reste sur l'impression de cette première scène, au réalisme parfaitement saisi : l'admiration béate du petit frère pour le grand, de l'enfant pour l'adulte, ce sentiment qui anime son petit héros et qu'on pourrait presque qualifier d'universel si l'on n'avait pas peur d'affirmer des généralités. Tant pis pour la banalité, car *90's* ne balance rien

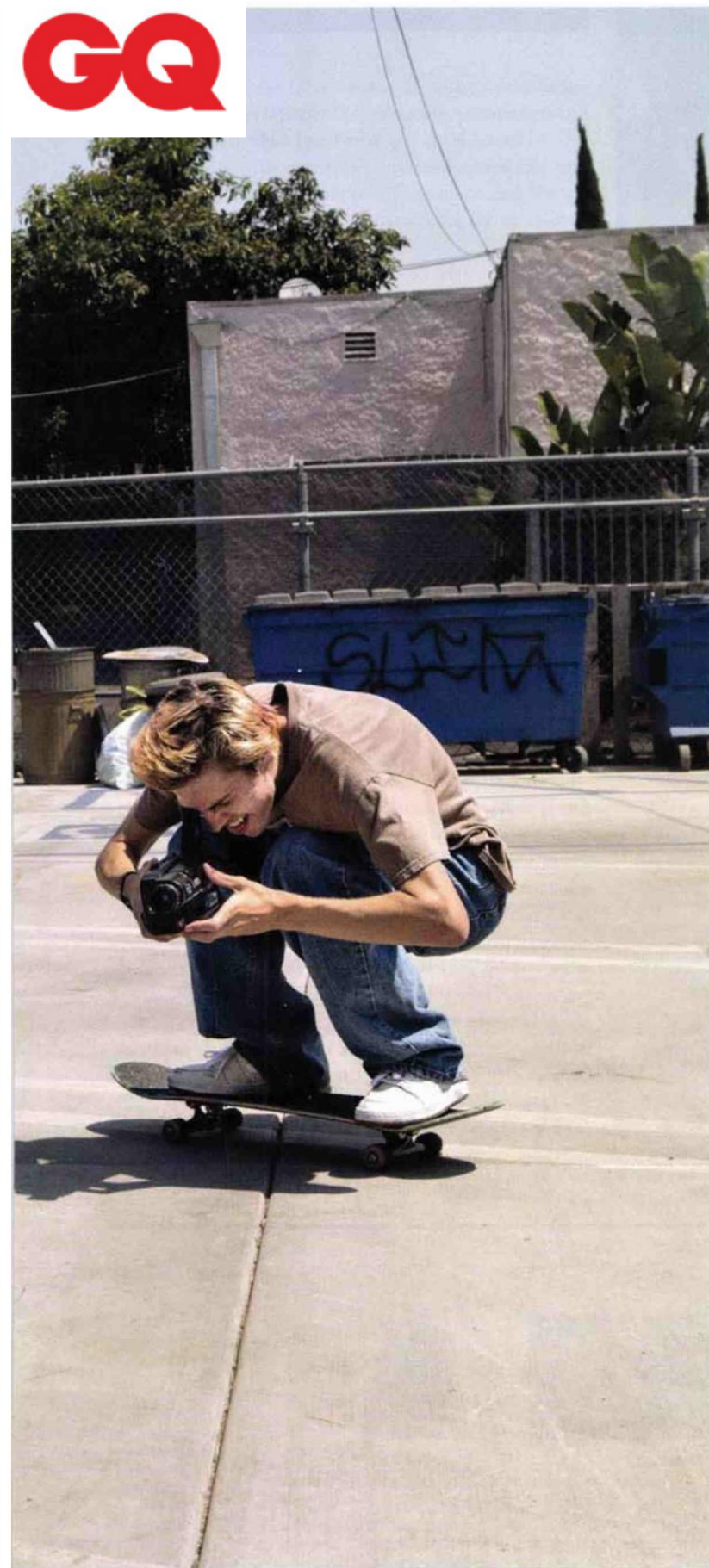


de Jonah Hill

Diaphana (1h25)

Sortie le 24 avril

Los Angeles, dans le courant des années 1990. Un été, Stevie (remarquable Sunny Suljic), 13 ans, ose enfin aborder la bande de skateurs qu'il admire. Avec elle, il va découvrir un nouveau monde. Visage bien connu du cinéma américain, l'acteur Jonah Hill (*SuperGrave* de Greg Mottola, *Le Loup de Wall Street* de Martin Scorsese) dévale, comme son jeune héros qui apprend à skater, une nouvelle pente : il signe ici son premier film en tant que réalisateur et scénariste. Remontant à ses souvenirs d'ado des *nineties*, il en reconstitue avec sa caméra Super 16 l'ambiance à la fois *chill* (quand la bande s'affale sur le canapé d'un magasin de skate en matant des clips MTV) et nerveuse (la rivalité entre les cultures hip-hop et skate, le stress des compétitions...). Au-delà du plaisir nostalgique (géniale B.O. qui mêle « Wave of Mutilation » des Pixies, « Tearz » de Wu-Tang Clan ou « My Name Is » d'Eminem), le film raconte parfaitement comment l'appartenance au groupe permet à ces jeunes skateurs passionnés d'échapper à leurs milieux familiaux et sociaux. En roulant auprès d'eux, on admire les espaces urbains qu'ils s'approprient (et on crève d'envie de faire partie de leur crew). ● JOSEPHINE LEROY



CINÉMA

« 90's » L'âge ingrat selon Jonah

L'acteur américain Jonah Hill réalise son premier film sur une bande de skateurs dans les années 1990. La chronique sobre et sans clichés d'une jeunesse écorchée.

PAR ÉTIENNE MENU

E

EN RACONTANT pour sa première réalisation l'histoire d'une bande de skateurs au milieu des années 1990, Jonah Hill aurait pu jouer la carte de la nostalgie facile et se contenter de surfer – ou plutôt de skater – sur le revival nineties. Sauf que l'acteur de 34 ans a choisi de passer derrière la caméra pour montrer tout autre chose, ou plutôt tout le contraire de ce à quoi on aurait pu s'attendre. Car si 90's filme le skate, le rap, l'herbe et le sexe ado à Los Angeles, c'est moins pour les enduire d'un vernis cool et vintage que pour en extraire une sève amère, brute, parfois toxique. La période n'est jamais idéalisée, et Jonah Hill dit avoir voulu être intemporel : « On n'a donné aux acteurs ni gadgets, ni jeux vidéo, on ne leur a pas montré des épisodes de *Beavis & Butt-head*. On voit des T-shirts *Street Fighter*, mais on n'en a fait pas des caisses. Ce n'est ni un film totalement 90, ni un film totalement skate. » De ce parti-pris presque documentaire, l'Américain tire une sorte de roman d'apprentissage d'une sourde intensité. Le héros de 90's, le très jeune Stevie (joué par Sunny Suljic, 11 ans au moment du tournage), est le contraire d'un garçon sûr de lui. Chétif, timide, rossé par son frère et incompris par sa mère célibataire, c'est un gamin à peine pubère qui va tenter de se faire accepter par un quatuor de skateurs eux-mêmes pas toujours très bien dans leurs Vans (ou leurs Etnies, ça dépend) même s'ils essaient de faire illusion. La beauté de 90's tient dans la mélancolie de ses plans, la pudeur et l'impudeur de ses dialogues, la simplicité de son propos, ►



► ainsi résumée par Hill, qui a passé quatre ans sur l'écriture du scénario : « C'est un film sur le règne animal : un petit se pointe et apprend à survivre, à se construire au milieu de la meute. » La bande-son rap millésimée, élaborée par Hill lui-même (A Tribe Called Quest, GZA du Wu-Tang, Cypress Hill, The Pharcyde, pour les plus connus) a l'immense mérite de ne pas chercher à « pimper » l'image ou l'action, mais plutôt de servir de toile de fond à l'action ou dans certains cas à se faire explicitement narratrice – l'intro parlée d'un titre de GZA ouvre ainsi le dernier acte du récit. S'il se défend d'avoir signé une œuvre autobiographique, l'acteur-réalisateur admet tout de même s'être attaché à ses souvenirs : « La première version de 90's était totalement différente de ce qu'elle est devenue : mon adolescence n'y était traitée que par des flashbacks. J'avais raconté cette version à Spike Jonze et il m'a dit que j'avais l'air de m'ennuyer en lui en parlant, sauf quand j'abordais ces souvenirs, et que c'était seulement cette histoire, celle de mes 12 ans, qu'il fallait que je retrace. » Parce que son regard est celui de l'enfant qu'il était alors, **Jonah Hill** filme ses acteurs – tous skateurs dans la vraie vie, et tous amateurs à l'exception de Suljic – avec une rugosité mêlée d'empathie, captant avec la même précision leur mal-être comme leur fougue. Et ce mal-être et cette fougue désespérée, ne seraient-ils pas finalement les deux pôles émotionnels de ces nineties démythifiées ? Après avoir d'abord voulu réviser cette décennie comme elle a déjà réécrit les années 1980 à l'aune de ses fantasmes enfantins, la pop culture semble aujourd'hui chercher

Jonah Hill avec Lucas Hedges (en débardeur) et Sunny Suljic, tous deux skateurs dans la vraie vie.

une autre voie quand elle se retrouve à investir le passé. Et au lieu d'en rester aux phénomènes les plus spectaculaires de cette ère – au hasard, le hip-hop West Coast ou les films de Tarantino –, les jeunes générations s'intéressent ainsi de plus en plus aux sentiments plus sombres et plus complexes qui ont pu la marquer, au-delà de l'éclat rétro.

UNE FRAGILITÉ AFFICHÉE

Cette approche plus « réaliste » se manifeste notamment dans la musique par le revival de genres aussi divers que la house première époque – celle d'avant la French touch, lorsqu'elle était encore maladroite, cheap et utopique – ou le rock dit « shoegaze », perdu dans la brume et la dépression, de groupes comme My Bloody Valentine ou Slowdive. Une façon, finalement, de puiser dans ce que ces années avaient encore de premier degré dans leur état d'esprit, avant que les années 2000 ne nous noient sous un ouragan de cynisme. À travers cette fragilité affichée sans complexes, les artistes de cette fin des années 2010 trouvent paradoxalement une énergie salutaire, un moyen de décrocher du marasme digital qui plombe leurs consciences juvéniles.

Ce sont bien cette vulnérabilité et ces failles que 90's rend acceptables, voire saines, désirables. On y voit les personnages exposés sous des lumières peu flatteuses, voire honteuses. Fuckshit (ainsi surnommé parce qu'il dit tout le temps « putain, merde »), le beau blond à la crinière ondulée, est un gosse de riche que tard et irresponsable. Ruben, le petit latino qui accueille Stevie dans la bande, se montre vite jaloux et *insecure*. Stevie lui-même ne cherche qu'à se façonner une *street-cred'* factice aux yeux de ses camarades plus âgés, quitte à ne pas prendre la défense de son grand frère lorsque celui-ci se fait menacer par Fuckshit. Pourtant, **Jonah Hill** aime sincèrement ces garçons, justement parce qu'ils sont parfois ridicules et dénués d'amour-propre. Et de la même manière, 90's fonctionne comme un détecteur d'émotions profondes et inavouables, une plaque à haute sensibilité. « Le film rend les gens très sensibles, confie le réalisateur. Montrer ses émotions, c'est tellement contraire à l'éthique hip-hop, en particulier dans les années 1990. Et pourtant, le rappeur Raekwon du Wu-Tang a vu le film, et à la fin il a pleuré. » ●

90'S, DE **JONAH HILL**, SORTIE LE 24 AVRIL.

90's

JONAH HILL



Sur le papier, 90'S faisait peur. Allait-on assister à l'énième film d'un comédien tentant de glaner ses galons de réalisateur indépendant (le film de Casey Affleck, *LIGHT OF MY LIFE*, présenté comme celui de Jonah Hill dans la section Panorama du dernier Festival de Berlin, en étant le pire exemple)? Être les otages d'un nouveau récit d'initiation de skateurs, sorte de sous-Larry Clark passé au tamis de la production chic et indé (là, un jeune comédien vu chez Lanthimos, ici le chef opérateur de Gus Van Sant ou de Kelly Reichardt...), un *LITTLE MEN* hip-hopisé, hétérosexualisé aux entourlures? Il n'en est rien. Si 90'S touche autant, c'est qu'il tranche dans le gras, sans afféeries, avec un sens aigu de l'espace et du temps, recréant les années 1990 à hauteur d'enfant, ses codes pour ce qu'ils signifient dans la transformation et dans l'appartenance au groupe, se gorgeant de sa musique parce qu'elle était l'étendard de sa jeunesse. De manière humble et révoltée, simple et pure.

JÉRÔME D'ESTAIS

SORTIE LE 24/04
DIAPHANA

90's de Jonah Hill

Petit frère

par Joachim Lepastier

Le cycle de la nostalgie arrive désormais aux bornes du millénaire, dans cet intervalle entre le milieu des années 90 et l'orée des années 2000, où Jonah Hill situe ses débuts de réalisateur. *90's* est une charmante et brève tranche de vie sur l'entrée dans l'adolescence de Stevie, incarné par Sunny Suljic, à la palette déjà très affirmée. Père parti, mère aimante mais distante (cachant sa nostalgie d'« ex-fille à skateurs »), grand frère buté. Une autre famille est possible, en l'occurrence celle constituée par un groupe de skateurs rigolards, grâce à laquelle Stevie connaîtra les joies de l'initiation amoureuse et les peines de la trahison amicale. Jonah Hill filme ce petit monde des planches au double sens du terme. C'est autant un corps collectif mouvant et chorégraphique qu'une petite troupe théâtrale, où chacun hérite d'un surnom, voire d'un « emploi » (l'acrobate, le mentor, le confident...), et fait l'apprentissage de la vanne qui fuse et qui tue.

Le programme paraît tracé d'avance, mais Jonah Hill sait bien qu'il n'est pas le premier à s'emparer d'un univers à l'imagerie déjà bien identifiée. Plutôt qu'une relecture conceptuelle ou distanciée de la culture skate, il joue la même partition que son héros, celle du « petit frère » qui cherche à se faire accepter, avec comme premier viatique une BO mitonnée avec soin où (entre autres) les petits oignons des Pixies et herbes aromatiques de Cypress Hill accompagnent les compositions au piano de Trent Reznor et Atticus Ros. Mais le film ne multiplie pas les signes d'allégeance stylistique, il repose plutôt sur une écriture économe. Il faut voir comment, par exemple, deux objets déjà fossilisés—le CD et la petite caméra—ne sont pas de simples accessoires fétichisés, mais deviennent de vrais éléments de fiction.

Au début du film, Stevie pénètre dans la chambre de son grand frère comme dans un territoire interdit, examinant avec méticulosité la discothèque, tranche de CD par tranche de CD, pour en déduire le cadeau d'anniversaire idéal... qui fera un flop. En quelques gestes, tout est dit

de leur relation glaciale. À la fin, son ami « Fourth Grade », qui rêve de devenir cinéaste, branche sa caméra vidéo sur un lourd téléviseur pour qu'ils regardent ensemble le film de leurs cascades et de leur amitié. Renaît alors une image de la fraternité, autour de l'appareil, comme écho au blottissement familial autour de la VHS du samedi soir. Une continuité finalement apaisée entre l'enfance et l'adolescence a été trouvée. Ces objets ne parlent pas uniquement du temps d'avant les playlists, les algorithmes et les vidéos virales, mais participent de l'affûtage des scènes. C'est le propre des bons films situés dans un passé récent que de jouer sur un effet « si loin, si proche » et d'exhumer des comportements quotidiens presque désuets. De la même manière, le choix du cadre en 1:33 n'est pas une simple pique pour rappeler que le format carré existait avant Instagram, mais une volonté de viser juste. Il n'y a qu'à voir le saisissant premier plan, dans la perspective d'un couloir vide, avant le surgissement d'une bagarre entre les frères. Viser juste, c'est aussi faire basculer une scène sur une réplique ou un raccord et adapter son tempo aux situations : des

plans courts et burlesques sur l'apprentissage du skate puis un beau plan long et musical, pour la maîtrise du premier ride.

La reconnaissance de tels motifs prête aussi le flanc à la critique d'une relecture *safe* de ses propres sources. *90's* ne serait-il au fond que du Gus Van Sant *straight*, du Larry Clark sans déviance, et même du *Jackass* sans casse ? En somme, Jonah Hill serait-il le petit frère bien peigné de mentors nettement plus sauvages ? C'est oublier la modestie assumée de la démarche et même la sécheresse abrupte avec lequel le film s'achève, une fois les conflits apaisés. Il y a là un vrai geste, peut-être trop prudent, mais qui préfère jouer à fond sur l'effet capsule du film. Celui-ci aura finalement trouvé son ton, dans une vraie condensation, rendant à leur densité première les moments essentiels où un jeune garçon a transcendé son complexe d'infériorité pour en extraire une véritable poésie de petit homme. On est curieux de voir, par la suite, si Jonah Hill s'affranchira des tutelles, et comment. ■

90'S

États-Unis, 2018

Réalisation, scénario Jonah Hill

Image Christopher Blauvelt

Montage Nick Houy

Musique Trent Reznor, Atticus Ros

Interprétation Sunny Suljic, Katherine Waterston,

Lucas Hedges, Na-Kel Smith, Olan Prenatt

Production A24, IAC Films, Waypoint Entertainment

Distribution Diaphana

Durée 1h25

Sortie 24 avril



Na-Kel Smith
et Olan Prenatt,
ados frondeurs.



LA PREMIÈRE FOIS, C'EST LA BONNE

90'S, DE JONAH HILL

Qui n'a jamais rêvé d'assurer sur une planche de skate au lieu d'avoir l'air idiot sur une trottinette ? Dans ce premier film réalisé par Jonah Hill, acteur jusqu'ici réputé pour sa fibre comique, point trop de figures alambiquées ni d'excès de nostalgie, même si l'histoire se déroule dans les années 1990, B.O. hip-hop à l'appui. Ce que sa caméra suit avec empathie, c'est le processus d'intégration d'un gamin à une bande de skateurs. « C'est un film sur le règne animal : un petit se pointe et apprend à survivre au milieu de la meute », a déclaré Jonah. Alors, comme la maman de Stevie dans l'histoire, on s'inquiète pour le rejeton sous influence mais on finit par se prendre d'affection pour ces ados aussi bancals psychologiquement que virtuoses sur leur planche. Pour Jonah, le tournage de ce film fut le plus bel été de sa vie. Pour nous, 90's est le plus beau film de ce printemps. E. G. 90's, de ~~Jonah Hill~~ Jonah Hill, sortie le 24 avril.



90's

Un film de Jonah Hill
Avec Sunny Suljic, Na-kel Smith, Olan Prenatt, Katherine Waterston
En salles le 24 avril

Grosse tendance chez les acteurs américains : réaliser un premier film plus ou moins autobiographique pour retracer le temps de leur adolescence. Si *Lady Bird* de Greta Gerwig se concentrait sur la relation entre une ado et sa mère, ici, ce qui compte, c'est la troupe – celle des copains skateurs du jeune « Sunburn », quelque part entre *SuperGrave* et *Paranoid Park*.

Jonah Hill est un curieux enfant prodige, apparu en 2007 dans *SuperGrave*, cette immense odyssée adolescente du dépucelage. D'on ne sait quelle Olympe tombait d'un coup, sur un parking de McDo, un Cupidon bouboule. Sa grâce ne se manifestait pas sur le registre de l'éphèbe mais du patapouf virevoltant : comment un adolescent pouvait-il manifester une telle densité de jeu ? Il se trouve que **Jonah Hill** n'était plus alors tout à fait le branleur supposé : il avait 23 ans. Son génie n'en était pas moindre, tant il savait faire oublier son âge réel. Il marquait toutefois déjà comme un goût du décalage horaire, et il est ensuite demeuré chez lui quelque chose du vieil enfant, ce que les régimes alimentaires et ses variantes de corpulence n'ont pas atténué, en ajoutant un déphasage supplémentaire – le poupon sous l'adulte.

Quelque quinze ans après ses débuts, le vieil enfant prodige a déjà comme plusieurs vies, démultipliées par ces décalages. Il signe aujourd'hui sa première réalisation, *90's*. Le film est ouvertement autobiographique, même si **Jonah Hill** est un enfant de la balle, loin d'être aussi déshérité que le personnage central. Au milieu des années 1990 à Los Angeles, un gamin de 13 ans est coincé entre une mère célibataire et un grand frère pervers qui le persécute. L'enfant se trouve une tribu dans un magasin de skate : en l'occurrence quatre aînés de deux-trois ans, mais qui parlent de cul, fument, boivent, et skatent donc, leur leader étant un virtuose respecté dans les alentours. Le récit initiatique cale son rythme sur celui de la planche à roulettes, entre stases indécisées, glisse rêveuse et dérapages très contrôlés. Économie légère, tant sur le plan économique que formel. Ambition mesurée. C'est une faiblesse (y aller à pas comptés quand on se sait attendu au tournant). C'est aussi une aimable humilité, tant la question est justement celle de l'ambition : ce qu'on veut réellement, ce qui relève de la passion inconditionnelle ou d'une simple interface vers autre chose, faisant perdre de vue son talent propre. Beau personnage, notamment, du « second », celui qui aurait pu être un skateur aussi bon que le chef, sans qu'on sache

s'il ne l'est pas ou s'il ne le veut pas, et qui boit de plus en plus. Tout cela au milieu des *nineties*, cette décennie où on est passé de l'euphorie planante au désarroi dégoûté.

SuperGrave ne cesse de transparaître : dans les joutes oratoires, dans l'idiotie et la tendresse d'un virilisme laiteux, dans une séquence de soirée entre filles et garçons, où alcool et sexe se neutralisent en une même ouate urticante. Nul gaz hilarant néanmoins, nulle dinguerie burlesque. *90's* est un remake de *SuperGrave*, oui, mais miniature et transposé, ou plutôt hybridé avec un autre film : le *Paranoid Park* de Gus Van Sant, précisément ancré dans la sociabilité adolescente des *skate parks*. On reconnaît dans *90's* sa langueur, le sérieux lunaire du skate, le choix aussi d'un jeune acteur principal évoquant les anges grunge de Van Sant plutôt que les gnomes déchaînés de *SuperGrave* – qui était aussi, ceci dit, un grand film mélancolique. C'est là le plus curieux : *90's* est sans doute autobiographique parce qu'il se souvient d'une adolescence dans les *skate parks* de L.A., mais surtout parce qu'il raconte la deuxième naissance de **Jonah Hill**, en tant qu'acteur : *Paranoid Park* est sorti la même année que *SuperGrave*, en 2007. Voici donc le portrait d'un jet-lag, ce qui est somme toute la condition universelle. •

HERVÉ AUBRON

La tribu de la rue

L'acteur Jonah Hill signe son premier film : un récit d'apprentissage au scénario brut et réaliste. Sur le bitume, dans la rue, il trouve une famille rêvée à un môme. Une famille de skateurs. Tout roule. À 35 ans, Jonah Hill a déjà une longue carrière derrière lui. On a vu l'acteur américain dans une soixantaine de films, sous la direction de grands noms du cinéma. Sa filmographie en jette, qui émarge chez Gus Van Sant, Martin Scorsese, Quentin Tarantino, Judd Appatow, Bennett Miller, etc. Hill paraît avoir déjà tout joué, et sa double nomination aux Oscars (en 2012 pour *Le Stratège*, en 2014 pour *Le Loup de Wall Street*) dit bien son énorme talent. Hill a du métier et il n'a pas fini de nous étonner.

Avec *90's*, Hill passe derrière la caméra et signe le scénario d'un film générationnel étonnant. Il assure qu'il n'est pas son autoportrait, mais il se souvient de sa jeunesse à Los Angeles et de son amour du skate.

« Je n'étais pas très bon skateur, mais je cherchais avant tout à trouver une tribu, un groupe d'amis.

Quand on est encore un jeune garçon, on fait tout ce qu'on peut pour appartenir au règne animal. Et quand on est ado, on regarde les petits chercher à s'intégrer dans ce monde. C'est essentiellement un film sur le règne animal : un petit se

pointe et apprend à survivre et à se construire au milieu de la meute ». *90's* n'est ni un revival des années 90, avec sa nostalgie marquée d'une époque magnifiée, ni un film de pop culture sur le skate, son monde, ses codes.

Jonah Hill raconte aussi simplement que superbement un môme pas bien chez lui (mère absente, grand frère violent) qui se trouve au sein d'une bande de skateurs une famille de substitution. Autour de lui, comme dans toutes les familles, il y a le grand frère jaloux, les autres grands frères, amicaux, protecteurs ou bienveillants, avec leurs caractères, leurs personnalités, leur façon chacun, de voir la vie et de rêver. Le portrait de cette famille formidable, doublé d'un récit d'apprentissage, est à la fois émouvant, drôle, sombre, dérangeant, sincère. Un grand premier film.

Durée : 1 h 24 ■